Barcelone
n'était pas
qu'un voyage

Prologue - Le besoin de bouger

Je crois que je n’ai jamais vraiment su rester immobile.
Même quand mon corps ne bouge pas, quelque chose en moi court, encore.
Une pensée, une envie, un souvenir.

Bouger, ce n’est pas seulement avancer.
C’est mieux respirer.
C’est faire taire, pour un instant, ce bruit intérieur.

Très tôt, j’ai compris que le mouvement me rassurait.
Une balle frappée contre un mur.
Une paire de skis glissant sur la neige.
Un train s’éloignant du quai.

Chaque geste avait la même promesse : celle de ne pas rester trop longtemps au même endroit.
Je n’ai jamais su si je bougeais pour aller quelque part, ou simplement pour ne pas rester là.

Le sport m’a appris une chose simple : tant que le corps avance, l’esprit suit.
Et quand il s’arrête, tout devient plus difficile.
Le doute arrive. Les questions. La peur de ne pas être assez.
Assez forte. Assez rapide. Assez à la hauteur.

Alors je bouge. Encore. Toujours.

Avec le temps, j’ai compris que le mouvement n’était pas seulement une activité.
C’est une réponse.

Comme si avancer pouvait empêcher certaines pensées de trop s’installer.
Comme si courir plus vite repoussait l’échec un peu plus loin.
Comme si glisser sur la neige prouvait que je maîtrisais encore quelque chose.

Puis j’ai découvert qu’il existait une autre forme de mouvement.

Sûrement la plus douce,

Moins bruyante, plus vaste.

Voyager.

I - Arriver ailleurs

“Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux.” - Marcel Proust

Chapitre 1

Le mouvement qui ouvre

Voyager, c’est encore une autre manière d’avancer.
Peut-être la plus apaisante.

Ce n’est pas une fuite.
Ce n’est pas une compétition.
Ce n’est pas une performance.

C’est un déplacement intérieur.

Loin de chez moi, je ne me sens pas vulnérable.
Je me sens entière.

Je regarde les façades, le ciel, les lignes des bâtiments.
J’écoute une langue que je ne parle pas.
Je goûte des saveurs nouvelles.
Je marche sans objectif précis.

Et quelque chose s’ouvre.

Une part de moi que je n’écoute pas toujours.
Une part créative, rêveuse, libre.
Une part qui n’a pas besoin d’être la meilleure pour exister.

Barcelone n’était pas une fuite.

C’était une respiration.

Chapitre 2

Orange et mosaïque

Si Barcelone était une couleur, elle serait orange.
Un orange chaud, rassurant, vivant.

Un orange comme le soleil sur les façades.
Un orange des fins de journée sur la Barceloneta.
Un orange des lumières qui transforment la ville quand elle ralentit.

Barcelone n'est pas une ville grise.
Elle ne se contente pas d'exister.
Elle éclate.

Les façades ne sont pas juste alignées, elles dansent.
Des mosaïques partout. Des formes arrondies. Des couleurs chaudes.
On dirait que la ville refuse les lignes droites trop sévères.

Au Parc Güell, j'ai compris que l'architecture pouvait être vivante.
Les bancs ondulent comme des vagues.
Les mosaïques brillent sous le soleil.
Tout semble imparfait, et pourtant tout est juste.

Barcelone n'est pas figée.
Elle respire.

Il y a des arbres partout.
Étonnée, je l'étais !
Ces arbres là ils vivaient.
Ce n'était pas les arbres de Paris,
eux, ils étaient pleins de vie.

On marchait avec des morceaux de pastèque à la main,
le jus sucré qui coule un peu trop vite,
le soleil sur la peau.

La ville était chaude.
Mais jamais écrasante.

II - Une ville qui se découvre

“Rien ne développe l’intelligence comme les voyages.” - Emile Zola

Chapitre 3
La Sagrada Família

Il y a les bâtiments que l'on regarde.
Et il y a ceux qui nous arrêtent.

La Sagrada Família ne se visite pas.
Elle se vit.

Je suis entrée, j'ai levé les yeux.
Et j'ai eu le souffle coupé.

Initiée en 1882, elle a été portée par Antoni Gaudí qui y consacra les dernières années de sa vie.
Il savait qu'il ne la verrait jamais terminée.
Il a laissé des plans, des maquettes, des idées.
Et d'autres architectes ont pris la relève après sa mort en 1926.

Il y a quelque chose de profondément émouvant dans cette transmission.
Un projet plus grand qu'un homme.
Une œuvre qui transcende les générations.

Tout est pensé.

Le matin, la lumière traverse les vitraux bleus et verts.
L'intérieur se teinte d'un froid presque céleste.
L'après-midi, le soleil passe de l'autre côté et inonde la basilique de rouge et d'orange.
Il n'y a même pas besoin de lumière artificielle.
Seulement le ciel.

Les colonnes ressemblent à des arbres.
On ne se sent pas enfermé dans une église.
On se sent comme dans une immense forêt.

Les façades racontent l'histoire du Christ.
La façade de la Nativité, richement décorée, déborde de détails, de vie, de symboles.
La façade de la Passion est plus brute, plus anguleuse, presque douloureuse.
Les sculptures y sont plus dures, plus géométriques.
On ressent la souffrance sans même être croyant.

C’est ça qui m’a le plus impressionnée.
Non pas la religion, mais l’humain.

Comment quelqu’un peut-il imaginer ça ?
Comment un cerveau peut-il penser une telle structure, si complexe, si vivante ?

En regardant la Sagrada Familia, je ne voyais pas seulement la beauté.
Je voyais une idée devenue réelle.
Un rêve assez fort pour traverser les années.

Le courage.
Le temps.
La patience.

Tout ce qu’il a fallu ressentir pour créer quelque chose d’aussi fort.

C’était grandiose.
Et profondément inspirant.

Chapitre 4

Mériter sa place

Les premiers jours, nous étions des touristes.

Un petit espagnol hésitant.
Des sourires timides.
Des regards un peu perdus dans certains restaurants.

Dans un petit établissement, on nous a observées de loin.
Curiosité. Distance.
Peut-être même méfiance.

Puis, nous sommes revenues quelques jours plus tard.

Et quelque chose avait changé.

Les regards étaient plus doux.
Les sourires plus francs.
Comme si nous avions prouvé que nous ne venions pas seulement consommer,
mais comprendre.

Barcelone n'est pas hostile.
Elle demande simplement du respect.

Elle vous accueille si vous êtes prêts à vous adapter.

Et j'ai aimé ça.
Ne pas avoir une place acquise.
Mais devoir la construire.

Chapitre 5

La Boqueria

Quitter las Ramblas, c’est accepter de plonger.
Quitter l’éclat du soleil pour l’ombre protectrice des halles.

La Boqueria n’est pas juste un marché.
C’est le cœur battant de la ville, un bâtiment de fer et de verre qui respire au rythme des saisons.

Ici, la lumière extérieure fait une pause.
Elle ne disparaît pas, elle se transforme, filtrée par la structure, pour venir mourir doucement sur les étals.

C’est un chaos organisé.

Une symphonie de couleurs qui s’entrechoquent :
le rouge profond des piments suspendus,
le jaune éclatant des citrons,
le rose tendre des jambons que l’on découpe avec précision.

On ne vient pas ici seulement pour remplir un panier.
On vient pour se laisser submerger.

Il y a des voix.
Des éclats de catalan, des appels, des rires.
Les voix se croisent, s’entremêlent, se superposent sans jamais se perdre.

C’est un dialogue permanent, un fil invisible qui relie ceux qui vendent et ceux qui passent.

Des gestes rapides, millimétrés.
Des mains qui pèsent, qui emballent, qui tendent.

Une chorégraphie du quotidien où personne ne trébuche.

Nous avons pris des fruits frais, des gobelets remplis de couleurs que l'on boit du regard avant de les goûter.

Mais surtout, nous avons observé.

Regarder la vie se faire.

Sans avoir besoin d’acheter.
Juste être là, au milieu du courant, et sentir que la ville nous traverse.

Dans ce marché couvert, j’ai senti que le bruit pouvait être une forme de silence.

Un bruit si plein, si vivant, qu’il finit par apaiser le mien.

Peu à peu, nous ne regardions plus seulement la ville.
Nous apprenions à y vivre.

III - Vivre la ville

“Le voyage est une espèce de porte par où l’on sort de la réalité, comme pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve.” - Guy de Maupassant

Chapitre 6

Diriger

Il y a quelque chose que je n'avais pas anticipé.

Je dirigeais.

Le métro.
Le train.
Les trajets.
Les correspondances.

Je ne me suis pas perdue.
Et même si je m'étais perdue, je crois que ça ne m'aurait pas fait peur.

Pour la première fois, le mouvement n'était pas une fuite en avant.
C'était un choix.

Je décidais où aller.
À quel rythme.
Combien de temps rester.

Moi qui passe ma vie à essayer d'être à la hauteur,
là, je pouvais avancer sans me comparer.
Suivre mon propre mouvement.

Je vivais.

Chapitre 7

Notre refuge

Le soir, nous retrouvions notre chez-nous.

Un dortoir.
Une dizaine de lits.
Des inconnus.

Certains respectueux, silencieux, délicats.
D'autres qui partent à trois heures du matin en laissant la lumière allumée,
qui parlent fort sans penser aux autres.

C'était une expérience en soi.

Apprendre à vivre ensemble.
Apprendre à garder son calme.
Apprendre que le monde ne s'adapte pas toujours à nous.

Et malgré tout, rire.
Partager.
Débriefer la journée avant de s'endormir.

Ce dortoir faisait partie du voyage.
Il rendait tout plus réel.

Chapitre 8
L'amitié

Et puis il y avait Lilou.

Des heures à parler.
Et parfois, des heures à ne pas parler.

Marcher côte à côte.
S'asseoir sur un banc.
Admirer sans commenter.

Il y a une forme d'amour immense dans le silence partagé.

Même quand il faisait trop chaud,
quand l'air devenait lourd, presque étouffant,
on ne disait rien.
On continuait d'avancer.
Juste l'une à côté de l'autre.

Et ça suffisait.

Les petites attentions.
"Prends la fin de la bouteille d'eau."
"Je porte le sac aujourd'hui."
"Je suis là."

Des gestes simples.
Mais qui disent tout.

Il y avait aussi ces moments plus longs.
Assises sur la Barceloneta,
à fixer la mer sans vraiment la regarder.
À parler de tout.
Et parfois de choses plus profondes.

On se racontait.
On se confiait.
On riait.

C’était comme une parenthèse.
Une petite vie à part.

Je l’admire, je crois.
Sa manière de tenir, même quand c’est difficile.
Sa manière de ne pas toujours montrer.
Et pourtant, de ressentir autant.

Un midi, face à la mer,
tout est sorti.

Des larmes.
Des doutes.
Des peurs pour la suite.

Je ne savais pas exactement quoi dire.
Alors je suis juste restée.

J’ai essayé de lui rappeler
qu’elle était capable.
Qu’elle trouverait sa place.
Et que, peu importe où,
je serai là.

Lilou n’est pas facile à lire au premier regard.
Mais quand on prend le temps,
on découvre quelqu’un de profondément sincère.
Quelqu’un de fort.
Quelqu’un de précieux.

Pas besoin d’être spectaculaire.
Pas besoin d’être impressionnante.
Juste être.

Et peut-être que c’est ça que Barcelone m’a appris :
je peux être aimée sans performance.

Chapitre 9

La mer

La Barceloneta.
Le soleil sur ma peau.
L'eau salée.

Je me souviens m'être sentie légère.

On y allait à pied, longtemps, sous la chaleur.
Et puis le bleu apparaissait.
Intense. Profond.

Le sable brûlant.
L'air chaud.
Et l'eau, froide au début, puis parfaite.

Autour, la plage vivait.
Des gens qui jouent au ballon.
Des voix qui passent :
"Mojito… Sangria…"
comme un bruit de fond constant.

On restait longtemps.
À entrer dans l'eau.
À en sortir.
À s'allonger au soleil.

C'était simple.
Chaud.
Vivant.

Un des meilleurs endroits du voyage.

Et c'est étrange comme parfois, l'immobilité dans un lieu nouveau ressemble plus à un mouvement que toutes les courses du monde.

IV - Les hauteurs

“En présence de la nature, un sentiment saisissant nous envahit, malgré nous.” - Gustave Flaubert

Chapitre 10

Au-dessus de tout

Nous sommes montées aux Bunkers del Carmel.
Grimper jusque-là, c'est déjà quitter quelque chose.
Les rues se font plus petites. Les bruits s'éloignent. L'air change.

Arrivées en haut, Barcelone s'est ouverte sous nos yeux.
Immense.

Les immeubles formaient un ensemble presque ordonné.
Les collines traçaient une ligne claire au loin.
Le ciel semblait plus vaste qu'ailleurs.

On surplombait tout.

Il y avait du vent. Un vent léger, presque complice.
Il soulevait les cheveux, balayait les pensées trop lourdes.
Là-haut, les problèmes paraissent plus petits.
Les inquiétudes rétrécissent.

Et puis le soleil a commencé à descendre.

La lumière a changé doucement.
Les couleurs se sont réchauffées.
Un orange plus profond, presque doré,
qui venait se poser sur les façades.

On regardait sans vraiment parler.
On a pris des photos.
Mais surtout, on essayait de retenir le moment.

Puis la nuit est arrivée, lentement.

Les lampadaires se sont allumés un à un.
Des points partout dans la ville.
Barcelone brillait.

La Sagrada Família dépassait du reste,
visible au loin, au milieu de toutes ces lumières.

C’était calme.
Apaisant.

On est restées là un moment.
À contempler.
À regarder la vie.

Et sans trop savoir pourquoi,
j’ai ressenti une certaine nostalgie.
Comme si ce moment nous échappait déjà.
Comme si le voyage nous manquait
alors qu’il n’était pas encore terminé.

On comprend quelque chose, sans qu’on puisse vraiment l’expliquer.

Il y a quelque chose de particulier dans le fait de prendre de la hauteur.
Cela ne donne pas de pouvoir.
Cela donne de la perspective.
Une autre manière de voir.

Et cette sensation… je la connaissais déjà.
Sans encore mettre de mots dessus.

Chapitre 11

Sous la surface

Nous sommes allées à l'aquarium de Barcelone.

Juste avant, on avait pris une sangria.
Je crois qu'elle nous avait un peu détendues.

Alors on riait plus.
On prenait le temps.

Devant chaque bassin, on s'arrêtait longtemps.
Vraiment longtemps.

On détaillait chaque poisson.
Un par un.

Ses couleurs.
Sa forme.
Sa façon de bouger.
Son "visage", parfois presque humain.

On commentait tout.
On inventait presque des personnalités.

Le temps passait sans qu'on s'en rende compte.

C'était comme entrer dans un autre monde.
Un monde plus lent.
Plus silencieux.
Mais rempli de vie.

Je me souviens d'une discussion.
Un peu absurde, un peu sérieuse aussi.

On parlait de réincarnation.

En quoi on aimerait revenir.

Lilou disait une raie.
Quelque chose de doux, de fluide, d'aérien.

Moi, j’ai dit un guépard.
Pour la vitesse.
Pour cette puissance dans le mouvement.
Peut-être aussi pour ce que ça me rappelait ces courses que je regardais plus jeune, fascinée par ceux qui allaient toujours plus vite.

Ça nous faisait rire.
Mais en même temps, ça disait quelque chose de nous.
Une confidence glissée en toute légèreté.
Une de ces discussions toutes simples, qui finissent par toucher à l'âme sans en avoir l'air.

Cet après-midi-là était simple.
Un peu hors du temps.

Comme si, sous la surface,
tout devenait plus léger.

Chapitre 12

La musique suspendue

C’était notre dernier jour.
On ne savait pas vraiment quoi faire.
Alors j’ai lancé une idée.

J’avais entendu parler d’un endroit, sans savoir à quoi m’attendre.
Sans réfléchir, on y est allées.
C’était un peu notre visite inattendue.

On dit souvent que le Palau de la Música Catalana est la plus belle salle de concert au monde.
Mais le voir, c’est autre chose.

Déjà, de l'extérieur, le bâtiment impose son style.
Mais c'est à l'intérieur que l’on comprend.

On est entrées. On s’est assises.
Partout, des mosaïques, des couleurs.
Des petites roses sculptées qui semblent éclore sur les murs.

Et puis les vitraux, immenses.
Ils laissent passer une lumière qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Au plafond, cette énorme goutte de verre coloré qui descend vers nous.
Comme une immense perle d’eau, comme si elle voulait nous toucher.

On est restées là, en silence.
Et puis, l'orgue s'est mis à jouer.
Juste au centre de la pièce.

Le son a rempli l'espace d'un coup.
Ce n’était plus seulement beau, c’était submergeant.
Une énergie qui vibrait dans tout le corps.

Cette salle ne ressemble à aucune autre.
Elle ne cherche pas à nous enfermer, elle cherche à nous élever.
Elle a ce pouvoir rare des lieux qui nous font lever les yeux et nous rappellent, avec une douceur infinie, qu'il existe des beautés qui nous dépassent.

En redescendant dans la rue, je me suis surprise à penser que la hauteur ne se mesure pas toujours en mètres.
Parfois, elle se mesure en sensations.

Et c’est là que j’ai compris.

V - Orange et Blanc

“Il y a des lieux où souffle l’esprit.” - Maurice Barrès

Chapitre 13

Entre orange et blanc

Il y a deux endroits où je me sens pleinement moi.

La montagne.
Et Barcelone.

Tout les oppose, en apparence.

La montagne est blanche.
Silencieuse.
Imposante.
Elle ne cherche pas à séduire. Elle s'impose.

Barcelone est orange.
Chaleureuse.
Vivante.
Elle ne s'impose pas. Elle invite.

Et pourtant, les deux me font le même effet.

Elles me remettent à ma place.

À la montagne, je suis petite face à l'immensité.
Les sommets me rappellent que je ne contrôle rien.
Qu'une avalanche peut tout emporter.
Que le silence est plus fort que le bruit de mes pensées.

Quand je suis là-haut, mes exigences se taisent.
Je ne me demande plus si je suis assez.
Je respire.
Je glisse.
Je sens le froid sur mes joues.
Et c'est suffisant.

À Barcelone, c'est différent.

La ville est pleine de mouvements :
les passants, les conversations, les scooters, les vagues.
Et pourtant, à l'intérieur, quelque chose se calme.

Je marche dans les rues pavées.
Je lève les yeux vers les façades.
Je contemple les lignes de la Sagrada Família, fascinée par ce que l'humain est capable de construire.

La montagne me rappelle que je suis petite.
Barcelone me rappelle que je suis capable.

Là-haut, je me fonds dans l'immensité.
Là-bas, je m'ouvre au monde.

La montagne est brute.
Barcelone est vivante.
Mais toutes les deux me font taire.

Et peut-être que c'est ça que je cherche depuis toujours dans le mouvement :
un endroit où le bruit s'apaise.

La neige sous mes skis.
Le soleil sur la Barceloneta.
Le blanc aveuglant.
L'orange rassurant.

Deux paysages.

Une même sensation :

être exactement là où je dois être.

VI - Ce que le voyage m'a appris

“On ne fait pas un voyage.
Le voyage nous fait et nous défait, il nous invente.” - Nicolas Bouvier

Chapitre 14

Le départ

Et puis les cinq jours se sont terminés.

L'avion nous a ramenées en France, trop tôt, trop vite.
Nous n'avions pas envie de repartir.

Je ne pensais pas que cela m'arriverait, mais je suis tombée amoureuse de Barcelone.

De ses arbres inattendus.
De ses mosaïques.
De ses couleurs chaudes.
De sa plage en plein cœur de ville.
De son énergie.

L'Espagne m'a marquée.

Entre cette ville incroyable et les sportifs qu'elle a vus grandir comme Rafael Nadal ou Carlos Alcaraz, il y a quelque chose de puissant dans ce pays.

Une intensité.
Une passion.

Barcelone m'a appris qu'en quelques jours seulement, on peut changer un peu.

Il suffit d'oser partir.

Chapitre 15
transformation intérieure

Barcelone n'était pas qu'un voyage.

Ce n'était pas une parenthèse.
Ce n'était pas une simple destination cochée sur une carte.

C'était une preuve.

La preuve que je peux avancer autrement.
Que le mouvement ne doit pas toujours être une course.
Qu'il peut être une ouverture.

J'ai passé longtemps à croire que pour mériter ma place, il fallait courir plus vite.
Travailler plus dur.
Être plus performante.
Toujours un peu plus.

Mais à Barcelone, je n'ai rien gagné.
Je n'ai battu personne.
Je n'ai rien prouvé.

Et pourtant, je me suis sentie pleinement vivante.

Peut-être que le vrai mouvement n'est pas celui qui nous pousse vers l'avant à toute vitesse.
Peut-être que c'est celui qui nous transforme, doucement.

La montagne m'apprend l'humilité.
Barcelone m'apprend l'ouverture.
Et entre les deux, j'apprends à me connaître.

Je crois que je bougerai toujours.
C'est ma nature.

Mais maintenant, je sais que je peux choisir pourquoi.

Le soleil sur les façades.
Le bruit des rues.
Le bleu intense de la mer.

Barcelone est une ville
qui ne tient pas en place.
Et pourtant, c'est là
que j'ai appris à ralentir.

À ne plus courir.
À ne plus comparer.
À simplement être là.

Parfois, il suffit
de changer de lieu
pour commencer
à se retrouver.

ISBN 978-2-498847-01-0
9 782493 847010